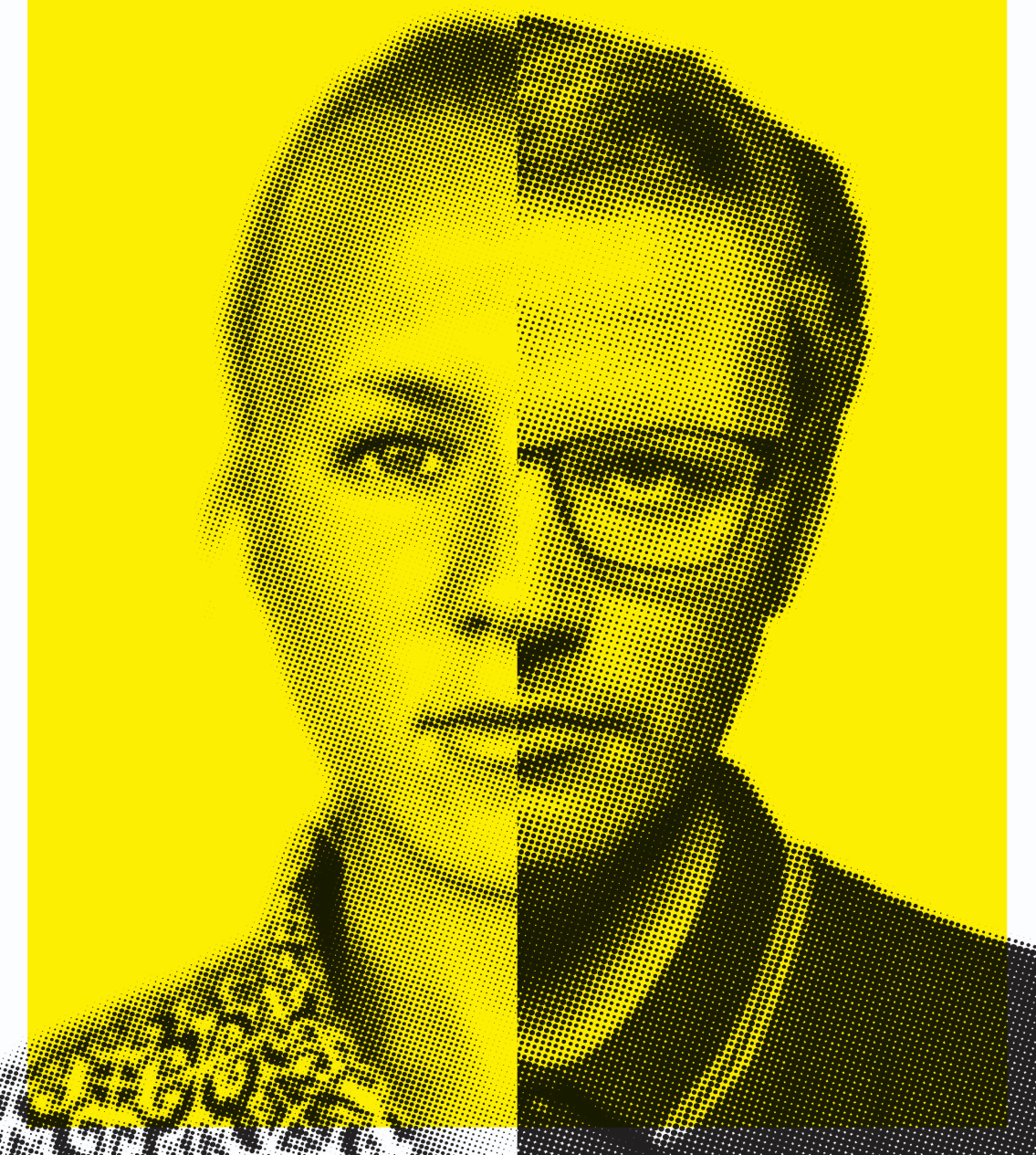


musica

festival
strasbourg

20 sept
5 oct
2013



Dangereuses déliaisons

Elle et lui – un homme, une femme. Adam et Ève ou la marquise de Merteuil et le vicomte de Valmont peut-être. Toi et moi. Musique et paroles. Amour et violence. Mémoire et oubli. À l'origine de l'art, les couples se font et se défont. Liaisons et ruptures. Périls et joies. À fleur de peau, au fond du cœur. De nos amours décomposées surgissent des parcelles d'humanité. Les cordes sympathiques vibrent à l'unisson des âmes. Le verbe les trahit ou les crée.

Nés au pays de la fiction et surgis du fond de l'imagination de leurs créateurs, plus réels encore que tous ceux dont nous croisons la route au quotidien, certains personnages nous accompagnent, leurs noms à jamais unis. Au détour des pages des livres comme des partitions, les êtres vibrent de douleurs secrètes que nous tentons de percer à jour : Tristan et Iseult, Roméo et Juliette, Renaud et Armide ou encore Macbeth et Lady Macbeth. Ils avertissent, comme les stèles des défunts d'autrefois qui s'adressaient au passant, que la mort nous guette toujours au bord du chemin et que toute liaison est dangereuse. Imaginée par Martin Crimp et George Benjamin, l'Agnès de *Written on Skin* meurt de s'être découverte grâce au garçon. Il se révèle en la révélant et, réduit à n'être plus que cœur, à être tout amour, donc, rend l'âme, mais entre dans l'immortalité pour avoir donné la vie éternelle à son amante. Le livre les unit, les perd, mais les fait exister encore, figurés et transfigurés. Avec pour matière de l'encre et du papier, des notes et des paroles, les artistes créent des arabesques de sang et de chair, des êtres. Brisant tous les carcans, le corps vil échappe ainsi à sa mortalité pour s'épanouir désormais sur les pages et entre les lignes. *Nous échafaudons nos châteaux en Espagne sur des ruines, et le cœur – encore palpitant de vie – des hommes et des femmes est notre matériau*, voilà ce que pourraient affirmer compositeurs et peintres, gens de lettres et sculpteurs. C'est que dans le laboratoire de tout grand artiste, le matériau d'expérimentation est le vivant.

Il est impossible ou presque, de nos jours, d'ouvrir le moindre magazine sans y trouver une allusion plus ou moins transparente aux « liaisons dangereuses », choisies pour désigner des actualités du monde de la politique, du showbiz, de la finance ou du journalisme. En publiant en 1782 un roman portant ce titre, Pierre Ambroise François Choderlos de Laclos, un officier d'artillerie pour ainsi dire inconnu du monde des lettres, figeait, pour la langue à venir, une expression destinée à une fortune inégalée. Il offrait également, grâce à l'intrigue racontée dans une polyphonie étourdissante en 175 lettres, une modélisation des relations humaines, mises à l'épreuve entre manipulations, trahisons et sentiments, et dont chaque génération paraît reconnaître la vérité. En témoignent ceux qui, comme Luca Francesconi, après Heiner Müller dans *Quartett*, y ont trouvé la matière d'œuvres ultérieures, prolongeant, réinvestissant, inventant, recréant à cœur perdu, à corps perdus, ces enjeux de pouvoir et de passion à jamais recommencés, ces aventures mémorables, à la fois uniques et emblématiques, comme si, à leur tour, ils avaient digéré ce qui fait l'essence même du livre, au-delà de son élégante (im)moralité.

Dans ce jeu de dupes dont l'être humain est la mise, mais aussi le prix, on se perd – même en gagnant. Les martyrs appellent les bourreaux et personne n'est jamais victorieux. Dénonçant l'imposture sociale, chacun semble reconnaître l'autre dans

« Les vies de ces personnages sont les nôtres, mais plus extrêmes, plus radicales, plus outrancières. »

une séduction qui est toujours détournement. Feindre la folie ou perdre la mémoire, emprunter la voix ou la défroque d'un tiers... c'est parfois en s'oubliant qu'on devient soi-même. Voilà ce que paraît dire le duo d'*Aliados* avec ces alliances dangereuses et discordantes de la liberté et du despotisme dans « un opéra du temps réel » qui se projette au-delà du vécu et met l'Histoire mondiale aux prises avec les histoires individuelles de ses protagonistes, face au piège de leur propre dégénérescence, à ce qu'ils ne peuvent ni endiguer, ni contrôler, ni même articuler : le dénouement échappe à ceux-là même qui en seront le centre. À l'issue de la traversée des apparences, l'esprit vacille et le corps déchoit ; les masques tombent ; l'âme se peint sur le visage.

Comme les acteurs de Sebastian Rivas et Esteban Buch, chacun enfermé dans sa langue maternelle – pour elle l'anglais, pour lui l'espagnol –, croyant communiquer ce que son vis-à-vis ne peut comprendre, le quatuor à deux des personnages de Luca Francesconi vient nous redire encore ce que nous tentons tous d'oublier : le geste de sa Merteuil, empoisonnant Valmont avec une coupe qui rappelle, par une inversion ironique, les philtres de Tristan et Iseult, les charmes de Renaud et Armide, souligne qu'on n'est peut-être jamais aussi seul que face à un autre, voire peut-être, que la seule réalité insupportable est l'existence de l'autre, de cet autre qui, par définition, n'est pas soi. Toute liaison nous compromet dans notre essence même, et nous nous désintégrons par morceaux. Le héros de *MCBTH*, bâtard de Shakespeare imaginé par Guy Cassiers et Dominique Pauwels, reste hanté par cette Lady Macbeth dont il est la main agissante, mais aussi par tous les fantômes de son passé. S'il accomplit les volontés de son épouse, il n'en demeurera pas moins, à la fin, lâché par tous ceux qui composaient sa cour, seul en scène, abandonné même par le théâtre qui lui a donné naissance, comme si toute parole était vouée à devenir lettre morte,

à n'être qu'un son précédant le silence, à finir en cri, désarticulé. Les corps muets s'expriment alors sans artifice ni intermédiaire. Comme sur des balcons suspendus au-dessus d'un abîme vertigineux, où nous avons trouvé un refuge dérisoire, horrifiés, divertis ou détachés, nous sommes réduits à n'être que les spectateurs impuissants de cette danse macabre toujours renouvelée et à suivre du regard les chœurs angéliques ou spectraux, projetés peut-être par notre propre imagination sur l'écran vide d'un au-delà improbable.

Dans ces histoires de passion et de désespoir, d'amour à tout rompre et de haines sans fin, de tendresse et de violence, d'amnésie et de souvenirs, d'ennemis réconciliés et d'amis trahis, nous découvrons, entre reconnaissance et antagonismes, d'étranges incarnations de ce que nous pourrions tous être, mais ne deviendrons – heureusement peut-être – jamais. Les vies de ces personnages sont les nôtres, mais plus extrêmes, plus radicales, plus outrancières. Comme le chœur fantôme des victimes sacrifiées par Macbeth, ils semblent nous rappeler qu'à trop se balancer sur une escarpolette, il faut craindre de voir la corde se rompre ; qu'une frêle embarcation court le danger de chavirer en haute mer ; qu'à jouer avec des allumettes, comme nous disaient nos mères, on risque de mettre le feu à la maison. S'ils nous attirent, c'est qu'ils nous parlent de nous, tels que nous n'osons être, tels que nous serions peut-être, au fond de nous-mêmes, si nous savions nous regarder en face, si nous allions au bout de nos fantasmes : dans la lame d'un couteau, miroir brisé de notre désenchantement, nous renaissions plus vrais encore, redoublés par ces reflets obliques des possibilités infinies de l'existence, de notre propre existence. Comme Agnès, ravie à l'anonymat par l'art de l'enlumineur, nous sommes suspendus, pour les siècles des siècles, dans une image sans fin, dans les failles de l'être, à l'endroit de la plus infime des pliures : celle qui s'inscrit entre vivre et mourir. Les échos résonnent encore comme la réalité des êtres de paroles

nous accompagne, une fois la partition refermée, le rideau tombé, l'orchestre redevenu silencieux. Mais sans ténèbres, que serait la lumière ? L'art est là pour nous le rappeler : seul le crépuscule ou le ciel de tempête permettent d'espérer voir poindre à nouveau sur l'horizon, avec l'insolence fragile de la grâce, la fulgurance des éclairs, les pâles lueurs des étoiles.

Catriona Seth

Professeur des Universités en littérature française (XVIII^e siècle) à l'Université de Lorraine



Samedi 21 septembre

n°06 / 20h30 / Cité de la Musique et de la Danse

The House Taken Over Opéra

Lundi 23 septembre

n°12 / 20h30 / UGC Ciné Cité

Opéra au Cinéma Written on Skin

Mercredi 25 septembre

n°16 / 20h30 / TNS, salle Gignoux

Wanderer, post scriptum Spectacle

Samedi 28 septembre

n°23 / 20h30 / Cité de la Musique et de la Danse

Quartett Opéra

Mercredi 2 octobre

n°29 / 20h / TNS, salle Koltès

MCBTH Spectacle

Vendredi 4 octobre

n°34 / 20h30 / Théâtre de Hautepierre

Aliados Opéra

